

Etude du village d'Ilfy par Jeanine RAZAFINDRATOVO, Centre O.R.S.T.O.M. de Tananarive, 1965, dactylographié, 102 p.

S'il était vrai que nul n'est prophète en son pays, M<sup>me</sup> J. Razafindratovo aurait fait mentir l'adage. En effet, originaire de la communauté villageoise qu'elle étudie, elle réalise le tour de force de nous en donner un tableau détaillé et impartial. L'ethnologue de passage ne peut, malgré des techniques d'investigation très poussées, s'imprégner aussi profondément d'un milieu que M<sup>me</sup> Razafindratovo connaît depuis un nombre important d'années.

Le village est défini essentiellement selon des critères sociaux, c'est-à-dire en se référant à l'unité à l'intérieur de laquelle s'est forgé, depuis un temps immémorial, un réseau cohérent des relations humaines. La définition n'est pas ainsi administrative et encore moins géographique, puisqu'elle peut englober un certain nombre de hameaux écartés du village principal et en excluant certains autres parfois rapprochés, mais qui gravitent dans l'orbite du réseau social d'une autre communauté.

Aux pages 8 et 9, l'auteur résume très clairement les centres d'intérêt du sujet choisi : « nous avons étudié les assises économiques de cet univers fortement structuré qui abrite le village d'Ilfy : structure sociale directement héritée du passé et qui s'accroche anachroniquement à ce passé car elle est soutenue par une vision du monde élaborée à partir de conditions sociales et économiques vieilles de plusieurs siècles, maintenue sous des formes différentes, adaptée aux circonstances jusqu'à présent. Etudiant le fonctionnement interne de cette société, nous avons vu nettement comment l'ancien système des castes qui enfermaient une partie de la population en un monde de dépendance a évolué en un système non moins clos, toujours au détriment de l'ancien esclave, notre paysan actuel, et comment l'idéologie communautaire vécue par tous et surtout par ceux qu'elle désavantage perpétue cette dépendance, qui, d'économique qu'elle est avant tout, devient aussi sociale et religieuse. »

Il s'agit donc d'une société castée composée de Hova, d'une part, et de Mainty, descendants d'esclaves, d'autre part. La libération juridique des Mainty n'a pas bouleversé la structure sociale parce que, d'une part, « les liens créés avec les Hova étaient trop forts », d'autre part, parce que les anciens maîtres disposaient d'un avantage initial de fortune qu'ils ont fait fructifier si bien que les deux castes seront séparées par une barrière nouvelle, celle de la fortune, créant celle de la classe. Les Hova vont faire, eux et leurs enfants, fructifier cet acquis : beaucoup deviennent fonctionnaires, commerçants, accéderont aux professions libérales, leurs enfants seront instruits, c'est-à-dire que leur fortune leur procurera tous les avantages qu'elle peut faire acquérir. Pour les Mainty, le cercle est tout autre, ils deviennent les métayers de leurs maîtres partis à la ville s'ils ont conservé de bons rapports avec eux ; sans fortune, alors qu'ils ont maintenant le droit de tester en faveur de leurs descendants, ils s'enfoncent dans une dépendance qui ne cesse de croître » (p. 16).

Ainsi assiste-t-on à un curieux paradoxe immobilier. Les Hova ont les plus belles et les grandes demeures sur le haut des collines, mais il ne s'agit plus souvent que de maisons de campagne édifiées par des descendants tananariens de ceux dont les ancêtres habitent à Ilfy. Dans le domaine agraire, les parcelles des Mainty sont également minuscules, mais ils cultivent l'essentiel des superficies du terroir ; il s'ensuit un système très développé de métayage (au quart ou au tiers) décrit en grand détail.

L'auteur passe en revue toutes les activités socio-économiques de la vie rurale : les pratiques culturelles avec le *valin-tàna* (entr'aide), le commerce local et ses aspects personnalisés (chiffre d'affaires des petites boutiques, 5

à 6 000 F par mois), le problème des prêts d'argent à propos desquels la rupture du silence est le meilleur moyen pour se faire restituer les fonds par un emprunteur peu soucieux de rendre, les activités d'appoint (corderie, élevage de volailles, fabrication de briques, emplois à la ville), etc.

On ne sera pas étonné que la religion à Ilafy soit dans une large mesure une affaire sociale puisque, historiquement, la conversion a été, à l'origine, le fait des castes plus favorisées soucieuses de suivre la cour royale et le Premier Ministre. La désaffection religieuse partielle qui se manifeste est à rapprocher du phénomène de réveils des cultes « païens », ou plutôt néo-païens, étudiés par L. Molet en Imerina et signalés par G. Althabe en pays betsimisaraka dans la région de Fetraomby.

La situation sanitaire, surtout celle des Mainty, est peu brillante, à cause de l'ignorance de l'hygiène. Certaines régions côtières sont, de ce point de vue, plus favorisées; pour Ilafy, l'existence d'un état sanitaire peu satisfaisant pourrait surprendre, eu égard à la proportion élevée de médecins dans la province de Tananarive et d'une infrastructure en hôpitaux et en dispensaires remarquables pour un pays en voie de développement. Il est vrai que le dicton malgache évoque l'auréole d'ombre qui se trouve au pied de la lampe (*maizina ampototrin'ny jiro*) bien analogue au médiocre intérêt qu'a pu susciter un village dans la banlieue d'une grande capitale.

J. Razafindratovo a, dans un autre domaine, installé cette auréole d'ombre sur la compréhension des unités sociales merina quand elle se retranche sous l'autorité, lumineuse il est vrai, de G. Condominas. Elle écrit, en effet, « l'organisation et l'évolution du système des castes ont été étudiées par maints auteurs (voir spécialement la synthèse qu'en a faite G. Condominas dans le *fokon'olona* en Imerina), aussi ne seront-elles que rappelées dans leurs grandes lignes » (page 10). N'est-ce pas trop facilement esquiver dans un domaine où elle est capable de contribuer grandement ? L'organisation sociale de l'Imerina est, à notre avis, très mal connue et G. Condominas qui est le premier à avoir abordé la question sérieusement, n'a fait qu'un défrichage préliminaire pour prouver que le *fokon'olona* avait une base ethnique avant tout et non pas seulement un fondement juridico-administratif.

Le travail aborde, en outre, surtout la situation des Mainty et leur dépendance par rapport aux Hova. Il est certainement pertinent de montrer à quel point les plus défavorisés sont aliénés à leurs anciens maîtres. Mais qu'en est-il des Hova ? Forment-ils une société qui se suffit à elle-même ? En dehors de ses avantages de domination sur les Mainty, nous n'apprenons pas grand chose d'elle.

Le contexte politique est utile à connaître car tous se trouvent subordonnés à une autorité administrative très efficace. Mais en était-il pour autant nécessaire de faire un développement sur le PADESM qui sort un peu du sujet ? On lira aussi avec intérêt les longs paragraphes sur le *fhavanana* fort intéressants certes, mais qui auraient pu figurer en annexe. La notion de *fhavanana* n'est utile à la connaissance de la sociologie d'Ilafy que dans la mesure où elle est, derrière un paravent de décence, un instrument de domination sur les Mainty. Ceux-ci, au nom de l'ancienne conception du *fhavanana*, ont la nostalgie d'un certain paternalisme où ils figuraient comme les enfants d'une grande maisonnée. Cependant, entre les Hova, eux-mêmes, et parmi les Mainty, le *fhavanana* existe encore autrement que comme un moyen de domination. Il est dans ce cas toujours un puissant ciment social. Le lecteur aimerait savoir dans quelle mesure l'édifice du *fhavanana* est intact ou lézardé.

Nos critiques sont plutôt des demandes de plus ample informé. A ces requêtes nous en ajoutons d'autres touchant plutôt à la forme de l'ouvrage. La présentation typographique est très défectueuse et on voit mal la charpente des chapitres et des paragraphes. Il manque aussi une présentation géographique solide, une carte de la région, un plan du village, un index et un peu plus de rigueur dans la bibliographie. Ces points de détail seront sûrement amendés dans l'édition définitive du travail qui mérite une diffusion imprimée.

P. VERIN.